Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 6 (1898)

Heft: 22

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I. Bibliographie française.

La Création et la Providence devant la science moderne, *par* EUG. MAILLET; *Paris, Hachette, 1897, in-8°, 7 fr. 50.*

Cet ouvrage a été couronné en 1891 par l'Académie des sciences morales et politiques, sur la recommandation de M. Fr. Bouillier. C'est une des meilleures études de philosophie religieuse qui aient été écrites, en France, en ce siècle. Non seulement le style en est clair, simple, élevé, vraiment philosophique, mais les pensées aussi en sont sérieuses, savantes et même souvent profondes. L'auteur ne s'est pas donné comme théologien, mais seulement comme philosophe religieux; c'est en philosophe seulement, avec sa raison et sa science seules, qu'il a étudié les questions de théodicée auxquelles il s'est appliqué, et notamment celles de la Création et de la Providence.

Il a divisé son étude en trois parties. Dans la première, il a exposé l'état présent de la théodicée sur les questions du sentiment religieux, de la nature et de l'existence de Dieu, de la création, de la Providence, du bien ou du mal de la vie. Dans la seconde, il a jeté un coup d'œil rétrospectif sur les principaux systèmes de théodicée: sur la question de la Providence dans la religion et la philosophie grecques, dans quelques doctrines purement théistes, dans le panthéisme et dans la métaphysique chrétienne. Dans la troisième, il a exposé sa théorie de la conscience, théorie de laquelle il a tiré une explication de la création et de la Providence; puis, d'après

cette même théorie, il a montré l'action de la Providence dans la nature, dans l'histoire et dans la religion.

On peut adresser à l'auteur deux reproches: d'abord, de n'avoir pas assez serré son sujet dans les deux premières parties, et de s'être laissé aller à des longueurs sur des questions sans doute très intéressantes, mais qui sortaient de son cadre; ensuite, d'avoir commencé par le présent et continué par le passé, tandis qu'il eût été plus logique et plus clair de suivre le mouvement de la pensée à travers les âges, en commençant par le commencement, c'est-à-dire par le passé, et en finissant par l'époque actuelle. Mais, si la distribution de l'ouvrage laisse à désirer, la méthode de discussion de l'auteur n'en reste pas moins excellente. Penseur absolument sincère et dépourvu de tout esprit de parti, il ne recule devant aucune objection et ne dissimule aucune difficulté. Après avoir exposé très loyalement les opinions extrêmes dans toute leur force, il en montre les faiblesses et, éclectique dans le meilleur sens du mot, il cherche toujours avec une grande indépendance d'esprit la conciliation de toutes les vérités qu'il a aperçues dans tous les systèmes. Cette habileté à trouver le joint entre des opinions qui avaient paru jusque là opposées, cause au lecteur une joie intellectuelle véritable. Ce n'est pas, toutefois, qu'il ait toujours réussi à donner une caractéristique parfaitement exacte de tous les systèmes dont il a parlé; nous signalons en particulier, à ce point de vue, à plusieurs de nos amis, le chapitre où il «rattache le jansénisme à la conception fondamentale de la religion d'Israël», et où il cherche à éclairer la «complexité» de la doctrine cartésienne, en expliquant les pensées de Descartes, de Leibniz, de Bossuet et de Malebranche.

La partie la plus intéressante et la plus originale de cette œuvre (car c'est vraiment une œuvre), est certainement celle où l'auteur explique la nature de la conscience, son activité, son évolution, ses deux principaux «moments» logiques, et où il tire de cette doctrine des «inductions», soit théologiques, soit métaphysiques, inductions qu'il montre ensuite réalisées dans la vie de la nature, dans la vie de l'humanité et dans la vie de la religion. Il y a là des pages qui paraîtront ou très ingénieuses ou très profondes, peut-être l'un et l'autre. En tout cas, quiconque s'occupe de philosophie religieuse et de théo-

logie, doit lire très attentivement ce remarquable ouvrage. Les plus instruits y apprendront encore quelque chose.

E. MICHAUD.

L'Absolu et sa loi constitutive, *par* CYRILLE BLONDEAU; *Paris, F. Alcan, 1897, in-8°, 6 fr.*

Le lecteur qui se bornerait à lire la préface de ce volume, pourrait être séduit par les intentions de l'auteur, qui sont de glorifier la raison, de l'aider à s'émanciper des étreintes des sens, de la conduire par une métaphysique élevée vers l'absolu et l'infini, et même de résoudre « ce problème, capital entre tous et d'actualité constante, l'accord de la science et de la foi » (p. XIX). Malheureusement, au fond, il n'en est rien. A mesure qu'on entre dans le volume même et qu'on suit la pensée de l'auteur dans ses développements, on constate avec évidence qu'il n'est au fond qu'un pan-naturaliste, niant la spiritualité de l'âme, la vie future, et même l'existence de Dieu.

Si donc je parle ici de cet ouvrage, c'est pour indiquer aux lecteurs à quelles fantaisies et à quels paradoxes on peut arriver, lorsqu'on s'éloigne des bases de la science et de la raison, et lorsqu'on professe des thèses comme celles-ci: « Inutilité de la science (p. 89) ...L'amour de la vérité n'est pas raisonnable (p. 73). » Ainsi, selon l'auteur, ce n'est pas la raison qui perçoit les différences des êtres entre eux: « C'est, dit-il, le point de vue sensible qui note les différences dans le monde; au véritable point de vue, toutes les différences s'effacent, tout apparaît de même ordre et de même valeur » (p. 37). De plus, « toutes les notions, ayant leurs principes dans la sensibilité, sont toutes contradictoires » (p. 39). On se demande dès lors pourquoi l'auteur entreprend d'éclairer le monde; car a-t-il réellement, de son côté, des notions sorties d'ailleurs?

Son système philosophique n'offre d'ailleurs rien de neuf, et toutes les données en ont été réfutées maintes fois. Ce qu'on regrette, en fermant ce livre, c'est qu'une intelligence douée d'aussi belles aptitudes métaphysiques et capable de s'exprimer en un langage aussi soutenu, en ait fait un usage aussi stérile. Il est vrai qu'attaquer de la sorte le spiritualisme et le théisme, c'est en démontrer indirectement la vérité et la solidité.

E. M.

La Personne humaine, *par M. l'abbé* C. Piat; *Paris, F. Alcan, in-8°, 1897, 7 fr. 50.*

M. l'abbé Piat, professeur à l'Institut catholique de Paris et très avantageusement connu par de savants travaux sur la liberté, s'est préoccupé de la modification profonde que l'école phénoméniste et associationniste a essayé de faire subir à l'ancienne définition de la personnalité humaine, et il a voulu mettre cette question au clair. Laissant de côté le point de vue théologique et ne se demandant nullement ce qu'un chrétien doit entendre par la personnalité soit en Dieu, soit dans le Christ, il s'est placé, exclusivement en savant et en philosophe, en face de la question de la « personne humaine », et il a cherché à savoir si la notion substantialiste de la personne humaine doit disparaître sous les expériences nouvelles de la psychologie actuelle, ou si elle peut s'adapter aux faits récemment découverts. On le voit, la question est grave.

M. Piat a étudié la question sur le triple terrain de la perception, de la réflexion et de la responsabilité. Il l'a examinée sous tous ses aspects et n'a dissimulé aucune objection. L'analyse détaillée qu'il a faite des données de la conscience, ainsi que des données de la science, soit des dédoublements successifs, soit des dédoublements simultanés, ne laisse rien, je crois, à désirer. Son livre est donc excellent, et tout étudiant en philosophie et en théologie doit en prendre connaissance. Méthode et exposition sont claires et faciles à saisir, ce qui n'est pas un petit éloge, la matière étant confuse.

A propos des expériences qui portent sur les dédoublements du *moi,* l'auteur s'exprime ainsi: « Il y a donc, derrière les faits, une virtualité permanente d'où ils sortent et où ils rentrent pour en sortir derechef; il y a, derrière le *moi* phénoménal, quelque chose qui le dépasse, un principe d'ordre métempirique. La même conclusion se dégage de l'analyse des dédoublements simultanés. Qu'est-ce que cet inconscient qui n'existait pas tout à l'heure, et qui maintenant pense, parle et agit pour son propre compte, au dire du moins des pionniers de la psychologie contemporaine? Il ne vient certainement pas du néant; personne n'osera le soutenir. Et alors, il faut bien qu'il y ait comme une source d'énergie, une sorte de pouvoir latent dont il émane. Par toutes les directions que leur sug-

gère l'observation extérieure, les phénoménistes sont emportés au delà du phénomène. Le regard humain n'a jamais plongé aussi avant qu'à la lumière de leurs expériences, dans les profondeurs métaphysiques de l'inconscient. On ne peut donc que regretter vivement la précipitation qu'ont mise certains philosophes à opposer la psychologie et la science » (p. 387).

Donc, M. Piat reproche aux « savants » du phénoménisme de défendre leur science d'une manière antiscientifique. Il leur reproche d'avoir voulu nier la psychologie, au lieu de la préciser et de la parfaire. Il leur reproche d'avoir matérialisé la science, en la concentrant exclusivement sur l'objet et, dans l'objet, sur ce qui tombe sous les sens; d'avoir négligé le sujet mental, et de n'avoir analysé la pensée qu'à l'aide du scalpel, du dynamomètre et de l'esthésiomètre (p. 397). Il leur demande d'élargir une théorie de la nature, qui ne l'explique qu'en en supprimant la moitié et la plus belle. Il leur fait observer que qui dit science, ne dit pas seulement connaissance de l'objet, mais encore connaissance de soi, et des énergies, et de la spontanéité qui sont en nous; et que, par conséquent, la question n'est pas de détruire le passé, mais d'y ajouter le présent dans l'intérêt de l'avenir; en un mot, de faire une synthèse supérieure qui précise les données de la conscience, et qui y ajoute sans les supprimer. M. Piat a raison.

E. M.

Anciennes Littératures chrétiennes : I. La Littérature grecque, *par* P. Battifol; *Paris, Lecoffre, 2e édit., 1898, in-18°, 3 fr. 50.*

Cet ouvrage manquait en France, et il faut remercier vivement l'auteur d'avoir comblé cette grosse lacune. Deux autres volumes suivront prochainement: l'un, sur la littérature *syriaque,* par M. R. Duval, prof. au Collège de France; l'autre, sur la littérature *latine,* par M. P. Lejay. Cet ensemble était nécessaire.

M. Batiffol a distingué trois périodes: une *première,* consacrée aux « primitifs », c'est-à-dire à la littérature épistolaire, aux origines de l'histoire, aux prophètes (auteurs d'apocalypses), aux homélistes, à la littérature didactique, à la liturgie, à la poésie et à l'épigraphie; — une *deuxième,* d'Hippolyte de

Rome à Lucien d'Antioche; dans laquelle sont étudiés d'abord les évêques et les synodes, puis les écoles et les docteurs; — une *troisième*, d'Athanase (et non pas d'Anastase, comme il est dit à la p. 345) à Justinien; où l'auteur indique les historiographes, les liturgies, les homélistes, la littérature ascétique, la poésie, les théologiens et les exégètes. L'auteur termine par un article sur le faux Aréopagite. Il est regrettable qu'il n'ait pas continué jusqu'à saint Jean Damascène inclusivement.

Il s'est borné « à classer, à dater, à caractériser les pièces » des cinq premiers siècles. Il n'a voulu toucher ni à la psychologie des auteurs, ni à l'esthétique des œuvres. Cependant, n'eût-ce pas été utile, et l'« Histoire de la théologie ancienne » qu'on nous annonce, y suppléera-t-elle suffisamment? Espérons-le.

Que l'auteur me permette de lui exprimer deux désirs, dont peut-être il pourrait tenir compte dans une nouvelle édition: 1° compléter les indications des sources où il a puisé et surtout la liste des ouvrages à consulter sur les écrivains chrétiens des cinq premiers siècles; 2° donner une liste chronologique de tous les écrivains chrétiens des siècles en question, ainsi que de leurs œuvres. A ces conditions, le volume de M. Batiffol serait un répertoire vraiment précieux et d'une consultation facile. Non certes que je veuille lui conseiller de mentionner les sources sans valeur; mais, qu'il y prenne garde, ce qui est sans valeur à ses yeux est peut-être important pour un autre travailleur placé à un point de vue tout différent du sien. La vraie science est objective et impartiale. Pourquoi, par exemple, cite-t-il les « Canons des anciens conciles » du prof. Lauchert et ne mentionne-t-il pas son étude sur l'apologie d'Aristide [1]), ni son volume sur saint Athanase, l'un des mieux ordonnés et des plus exacts que nous ayons [2])?

L'auteur a eu beau ne pas vouloir se prononcer sur le contenu des œuvres, il n'a pu s'empêcher, çà et là, d'émettre des jugements. Qu'en est-il résulté? C'est qu'avec sa résolution de ne pas toucher aux doctrines, les jugements qui lui sont échappés sont restés très incomplets et même peu clairs. Par exemple, après avoir loué « la science des choses divines »

---

[1]) Voir la *Revue*, 1894, n° 6, p. 278-299; et n° 5, p. 161-168.

[2]) Voir la lettre du patriarche Anthime VII; *Revue*, 1895, n° 11, p. 632.

d'Origène, après avoir accusé les Grecs de s'être « animés contre l'origénisme jusqu'à laisser décimer l'œuvre de leur plus beau génie » (p. 166-167), il a enseigné à la page suivante que « l'Eglise a répudié l'origénisme ». Ce dernier jugement est-il bien exact, et en quoi consiste alors l'origénisme que l'Eglise a répudié et l'origénisme que M. Batiffol loue? Comment l'auteur s'arrange-t-il avec l'ouvrage de Huet, qu'il déclare, et à bon droit, « fondamental » ?

Quoi qu'il en soit des imperfections de détail, le volume de M. Batiffol n'en reste pas moins le catalogue le mieux documenté que l'on ait jusqu'ici en langue française; et l'auteur pourrait aisément, je crois, le rendre irréprochable.

E. M.

Historiographia ecclesiastica, *auctore* Guil. Stang; *Friburgi Brisgoviæ, B. Herder, 1897, M. 2. 40.*

M. Stang est professeur au Collège américain de Louvain. Il professe une grande estime pour l'histoire ecclésiastique. Cette déclaration, qui est en tête de son ouvrage, cause une joie d'autant plus grande que des théologiens autorisés de l'Eglise romaine enseignent aujourd'hui que le dogme prime l'histoire et que, par conséquent, celle-ci ne peut être admise qu'autant qu'elle sert celui-là; et l'on sait que par « dogme » l'Eglise romaine entend le sien propre et exclusivement.

Le sujet traité par M. Stang est des plus importants. Il exige des recherches considérables. J'avais prié Guettée, en 1875, de s'en charger; malgré son immense savoir, il s'y est refusé. Malheureusement, M. Stang s'est contenté d'être fort incomplet et même insuffisant: il a fait son volume, dit-il, pour les étudiants, avec la pensée qu'il serait complété par les professeurs. Même à ce point de vue, il s'est mépris, en citant des historiens de dixième ordre, que les étudiants n'ont nul besoin de connaître, et en ne donnant pas, sur les historiens de valeur, tous les renseignements nécessaires. Il faut ajouter que son ultramontanisme, bien que modéré, l'a empêché souvent d'être impartial et exact.

Ainsi, selon l'auteur, les documents qui doivent être consultés pour écrire l'histoire universelle de l'Eglise, sont: *premièrement,* les actes des *papes,* leurs lettres, leurs décrétales,

leurs bulles, le *Liber diurnus* et le *Codex diplomaticus;* puis, les actes des conciles, les collections liturgiques, les martyrologes, et les annales ou chroniques. Quant aux historiens proprement dits, il n'en est question que plus loin, § 4. Et ici l'auteur est vraiment par trop sommaire. Ainsi, il cite, pour le premier siècle, les apôtres et les évangélistes, et il leur consacre dix lignes banales, sans dire un mot de l'authenticité des évangiles, de leur valeur historique, de leur composition, de leur date, etc.; pour le 2e siècle, Hégésippe, onze lignes; pour le 3e, Jules Africain, cinq lignes; etc.

J'ai dit que l'ultramontanisme de l'auteur est modéré. En effet, il a osé louer Montalembert, celui qui s'est insurgé contre « l'idole du Vatican »; il est vrai qu'il a tempéré ses éloges en l'accusant d'avoir été « entraîné par un amour trop grand de la liberté ». De plus, il a osé reprocher à l'abbé Darras son peu de jugement critique! avouer que Henrion n'a été que « assez érudit »! reconnaître que Rohrbacher a écrit son Histoire d'une manière plutôt apologétique que critique! Mais, d'autre part, pour se faire pardonner de telles audaces, il n'a pas craint de dire que ce même Rohrbacher a été inspiré par un esprit « vraiment catholique »! que Dœllinger a été « aussi orgueilleux et aussi irascible que savant », et que ses œuvres excellentes (valde egregia) sont celles-là seulement qu'il a publiées avant sa rupture avec Rome. Bien entendu, il ne prononce même pas le nom de Guettée.

En somme, ce volume est un catalogue très commode à consulter, rédigé d'après l'ordre chronologique (la date de la mort des auteurs) et avec numéros (au nombre de 516). Suit la lettre, en latin, de Léon XIII, du 18 août 1883, aux cardinaux de Luca, Pitra et Hergenrœther, sur les études historiques (de studiis historicis). E. M.

Cours élémentaire d'apologétique chrétienne, *par* Mgr. Rutten; *Bruxelles, Schepens, 10e édit., 1898, in-18, 3 francs.*

Cet ouvrage est destiné aux jeunes gens des collèges. Il a pour but, non de leur apprendre le dogme et la morale, mais l'« apologétique », telle qu'on la comprend dans l'Eglise romaine. L'auteur a adopté la forme didactique, par questions et par réponses; et c'est sans doute dans cette forme simple

et claire qu'il faut chercher la principale cause de son succès. Les trois premières parties, consacrées à défendre la vérité de la religion naturelle, la vérité de la révélation en général, et la vérité du christianisme, contiennent d'excellentes choses, bien que, sur certains points, l'auteur se soit laissé aller maintes fois à de creuses déclamations et qu'il soit même tombé souvent dans l'erreur.

La quatrième partie, consacrée à prouver que l'Eglise romaine actuelle est la véritable Eglise de J.-C., est très intéressante pour nos lecteurs, en ce sens qu'elle montre à quels arguments les partisans de l'infaillibilité du pape en sont réduits. C'est littéralement incroyable. Citons quelques spécimens :

P. 273 : « La *sainteté* se manifeste *par les miracles* et la visible édification des plus éminentes vertus. » J.-C. s'est élevé contre les chercheurs de miracles, et Rome fait consister la sainteté avant tout dans les miracles ! — « La *catholicité* se manifeste par *le grand nombre* des membres répandus par toute la terre. » Autrefois la catholicité consistait dans la profession de la même foi par tous les membres de l'Eglise, dans quelques pays et à quelques époques qu'ils vécussent. Maintenant, l'unité de la foi n'est plus rien ; c'est le grand nombre qui est tout !

P. 274 : « Actuellement on appelle *Eglise grecque la partie de l'Eglise romaine* qui s'est séparée d'elle par le grand schisme d'Orient... Photius, partriarche de Constantinople *au VIIIe siècle*, le premier leva l'étendard de la révolte... Après une nouvelle réconciliation au concile de Florence *(XIIIe siècle)*, une rupture complète éclata. » On sait que Photius a vécu au *neuvième* siècle, qu'il est mort en 891, et que le concile de Florence a eu lieu au *quinzième* siècle, en 1439. Monseigneur fera bien de se réconcilier avec l'histoire.

P. 276 : « L'Eglise grecque n'a pas l'unité formelle. » — Qu'est-ce que l'unité *formelle ?* « C'est l'unité complète, l'unité d'âme, l'unité vivante et agissante, en dehors de laquelle l'unité n'est plus qu'immobilité et pétrification. » — Pathos. Passons. Et pourquoi l'Eglise grecque n'a-t-elle pas cette unité formelle ? « Ce qui l'en empêche, c'est : 1° l'absence d'une autorité souveraine et infaillible pour trancher les questions de foi. » Ainsi, l'auteur ne sait pas que l'Eglise grecque reconnaît l'autorité des conciles œcuméniques ! — « C'est : 2° l'absence d'une

source commune et unique de juridiction, car il existe, parmi les grecs schismatiques, plusieurs patriarcats indépendants : ceux de Jérusalem, d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople, *sans compter le patriarche russe, président d'une espèce de synode, siègeant à Moscou, et humble serviteur du czar, véritable chef de schisme russe (sic).* » N'avais-je pas raison de dire que c'est incroyable? — Ce n'est pas tout. Un troisième motif empêche l'Eglise grecque d'être une, c'est « l'absence d'une doctrine invariable sur des points essentiels, par exemple, l'autorité papale que Photius rejette après l'avoir reconnue ! » — De plus, l'Eglise grecque n'est pas sainte. Pourquoi? « Car, depuis l'origine du schisme, Dieu a cessé de faire des miracles parmi les Grecs séparés de Rome, et il est historiquement certain que pas un miracle n'a approuvé ou confirmé leur schisme ! » On sait, au contraire, que les miracles pleuvent dans l'Eglise romaine, qui est « l'épouse sans tache » de J.-C. !

Et voilà comment on instruit la jeunesse ! Et l'auteur, dans sa « conclusion », faisant une série de tirades sur le texte *transivi et ecce non erat,* s'écrie : « Et où est-il, l'empire schismatique d'Orient?... *Transivi* et ecce non erat. Il est tombé sous le cimeterre des sectateurs de Mahomet !... » On pourrait demander à l'auteur s'il connaît l'empire de Russie ; et aussi ce que sont devenus les Etats du pape ! Transivi et ecce non erant. Et voilà comment votre fille est muette, en d'autres termes comment l'Eglise romaine est divine ! Quelle apologétique !

Et les pauvres protestants ! Il va de soi que « ce qui distinguait surtout Luther, c'était un orgueil indomptable » (p. 274). Le cliché est plus obligatoire que jamais. En outre, si le schisme grec « ressemble à un corps pétrifié », le protestantisme « est un cadavre en pleine décomposition, qui bientôt ne sera plus qu'un squelette desséché tombant en poussière ; débris informes, que tous les vents du ciel vont avoir à se disputer entre eux ! » (p. 278). Je les plains, les vents du ciel. De plus, comment un tel cadavre serait-il saint? « Le protestantisme affirme que la foi sauve *sans les œuvres ;* que, pour les prédestinés, la justice est inamissible, *commissent-ils même les actions les plus criminelles ;* que l'homme commet *fatalement* le péché, etc. Toutes ces maximes sont destructives de la morale et, conséquemment, de la sainteté. Le protestantisme ne

peut alléguer ni miracles, ni prophéties confirmant ses croyances ou la mission de ses fondateurs » (p. 281). Etc.!

Tandis que «l'Eglise romaine, de quelque côté qu'on l'envisage, on aperçoit la sainteté briller dans tous ses traits» (p. 286). — La preuve? Elle n'est pas nécessaire, l'évidence ne se prouve pas. C'est comme l'apostolicité de cette même Eglise romaine; car «jamais cette Eglise n'a défini une vérité de foi sans avoir préalablement démontré que les apôtres l'avaient enseignée soit par écrit, soit de vive voix» (p. 291). Ainsi l'infaillibilité du pape a été enseignée par les apôtres! sans doute de vive voix!

Quant aux anciens-catholiques, ils n'existent pas. Ecoutez ce que dit l'auteur du concile du Vatican: «Inopportunistes et antiinfaillibilistes, *sauf quelques rares exceptions,* ont donné l'exemple de la plus entière soumission» (p. 311). Et ces exceptions, bien entendu, ne comptent pas. Et voilà comment «est merveilleuse la puissance et indestructible l'unité de l'Eglise romaine, *seule vraie Eglise de J.-C.!*» C'est Mgr Rutten, prélat de la Maison de Sa Sainteté, qui l'affirme.

Tel est l'état de la science théologique et de l'apologétique chrétienne dans l'Eglise romaine! Vraiment, on sent son âme de chrétien angoissée en voyant de telles inepties approuvées par des archevêques et des évêques. E. M.

La Russie et le Saint-Siège. *par le* P. Pierling, S. J.; *Paris, Plon, 2 vol. in-8°, 1896.*

Raconter l'histoire des relations qui ont existé entre la Russie et la papauté, depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours; en montrer avec clarté la portée politique et surtout la portée religieuse, est un sujet d'un immense intérêt et d'une grande difficulté. Le lecteur qui ouvrirait l'ouvrage du P. Pierling dans l'espoir d'y trouver une pleine lumière sur ce sujet, ne tarderait pas à être déçu. D'abord, l'auteur ne commence son travail qu'au XVe siècle; ce qu'il dit, dans son *Introduction,* sur les temps antérieurs au concile de Florence, est absolument insuffisant. Ensuite, le point de vue auquel il se place, l'angle très étroit sous lequel il considère toute cette question, est erroné: du moment, en effet, qu'il suppose comme point

de départ certain, d'une part, que les Russes et les Grecs sont des schismatiques qui ont rompu avec l'ancienne Eglise en refusant de se soumettre à la prétendue juridiction du pape, et, d'autre part, que les papes, en cherchant constamment à se soumettre les Russes et les Grecs, ont été dans la vérité chrétienne, et non dans l'erreur et dans l'ambition, il est clair que son exposition et son appréciation des faits sont absolument faussées. Non seulement les Russes et les Grecs, mais tous ceux qui connaissent exactement l'histoire des neuf premiers siècles de l'Eglise, ne peuvent que récuser un ouvrage conçu dans cet esprit.

Toutefois, malgré ce vice fondamental, cet ouvrage doit être lu attentivement, à cause des documents, soit du Vatican, soit d'autres bibliothèques, que l'auteur a utilisés pour la première fois. Il doit être lu surtout par les Grecs et par les Russes, qui y sont pris à partie du commencement à la fin. C'est à eux de contrôler les documents susdits; à eux de nous dire si les chroniques russes et les auteurs russes, cités par le R. Père, sont interprétés dans leur vrai sens; à eux de voir s'il a retracé exactement le caractère du peuple russe, de l'Eglise russe, et des nombreux personnages qu'il a mis en jeu. Nous ne doutons pas qu'ils n'aient beaucoup à rectifier. Qu'ils me permettent d'appeler très particulièrement leur attention sur l'impression que cet ouvrage produit certainement dans l'esprit de tout lecteur n'appartenant pas à l'Eglise orthodoxe, à savoir: que, du côté de Rome, nombreuses et habiles ont été les tentatives, par mille moyens et par des agents de toutes sortes, pour arriver à introduire, soit chez les Grecs, soit chez les Russes, les idées romaines, non seulement l'idée de l'autorité du pape, mais plus encore les idées théologiques du système papiste qui emportent avec elles l'esprit papiste même; que, du côté des Grecs et des Russes, soit des empereurs de Constantinople, soit du grand kniaz de Moscou, voire même des Isidore, des Bessarion et d'une quantité de prélats et de moines plus ou moins pénétrés de leur esprit et de leurs théories, de nombreux essais de rapprochement avec la papauté ont été tentés; que, si parmi ces essais beaucoup ont échoué, si beaucoup ont même exaspéré les véritables orthodoxes et les ont fortifiés plus que jamais dans la véritable orthodoxie, cependant plusieurs autres, tout en voulant sauvegarder l'or-

thodoxie, ont admis plus d'une idée de la scolastique romaine, notamment en ce qui concerne les rites, les sacrements et les explications des choses sacramentelles. Outre les uniates, que de moines et d'ecclésiastiques, pour rivaliser en science et en piété avec les théologiens papistes, ont renchéri encore sur leurs explications théologiques, sans se soucier des Pères de l'ancienne Eglise, qui alors n'étaient pas plus étudiés d'un côté que de l'autre! Telle est la conclusion éclatante qu'il est impossible de ne pas tirer de cet ouvrage, qui, à ce point de vue, est fort important, bien que l'auteur n'y ait peut-être pas songé.

L'auteur étudie d'abord les Russes et le concile de Florence, le cardinal Isidore, puis le mariage d'Ivan III avec la princesse Zoé Paléologue, et le mouvement de la renaissance gréco-italienne à Moscou. Parmi des longueurs interminables et souvent dénuées d'importance, on remarquera, çà et là, quelques bons aveux, par exemple sur le népotisme de Martin V (I, 3), sur l'ignorance d'Eugène IV (I, 43), sur les nombreux bénéfices dont a été accablé ce pauvre cardinal Isidore « toujours occupé de l'accroissement de ses finances » (I, 97) et toujours en procès. Puis, l'auteur étudie les papes Médicis et Vasili III: Piso, Schœnberg, Ferreri (1513-1521); Centurione et l'évêque de Skara (1518-1528). Ensuite, des projets de missions pontificales à Moscou, sous Ivan IV: Canobio, Giraldi, Bonifacio, Portico (1561-1572); Rodolphe Clenke et Jacques Woronecki (1576-1580). Puis la mission de Chévriguine à Rome (1580-1581), le rôle de Possevino, les projets de Bathory contre Moscou, le projet communiqué à Grégoire XIII (1582-1586), le projet communiqué à Sixte-Quint (1585-1589); puis les missions auprès du tsar Fédor et de Godounov (1593-1601). C'est donc au commencement du XVIIe siècle que l'auteur s'arrête.

E. M.

Bossuet, historien du protestantisme, *par* A. Rébelliau; *Paris, Hachette, 2e édit., 1892, in-8°, 602 p.*

Cet ouvrage peut être considéré à deux points de vue: soit comme une étude sur l'*Histoire des Variations,* de Bossuet, soit comme une sorte de répertoire sur les controverses religieuses du XVIIe siècle.

Comme étude sur l'œuvre de Bossuet, il offre, certes, de l'intérêt: car il est intéressant de savoir comment et à quelles occasions Bossuet a écrit son *Histoire des Variations,* s'il y était suffisamment préparé, à quelles sources il a puisé, quelle méthode il a suivie dans la critique et l'interprétation des textes, s'il a eu du succès et lequel, quelles critiques lui ont été adressées, quels résultats il a obtenus, etc. Toutefois, en somme, ce sont là des questions secondaires. La vraie et importante question est celle-ci: Bossuet a-t-il réellement battu les protestants, et, en les battant, a-t-il fait triompher l'Eglise romaine visée par les protestants?

Partant de ce principe que la variation est une marque d'erreur, Bossuet a constaté que les protestants avaient varié depuis le commencement de leur réforme jusqu'à l'époque où il publiait son livre (1688). D'abord, son principe était-il juste? N'y a-t-il pas des évolutions et des variations qui, loin d'être des erreurs, sont, au contraire, des garanties de vérité? Bossuet voulait dire que les protestants avaient varié dans les «dogmes», qui doivent être invariables; mais les protestants demandaient qu'on leur prouvât que les points sur lesquels ils avaient varié étaient vraiment des dogmes, non des dogmes aux yeux de Rome seulement, mais des dogmes démontrés tels par l'Ecriture et par l'histoire. Pour fournir cette preuve, il eût fallu avoir un critérium sûr: le critérium de Vincent de Lérins était, il est vrai, mis en avant, en ce sens qu'on donnait d'assez nombreuses éditions du *Commonitorium;* mais, de fait, et ceci est important à noter, on ne songeait, ni du côté de Rome, ni du côté des protestants, à l'appliquer sérieusement. Aussi la discussion ne pouvait-elle pas aboutir. Tout ce que Bossuet a pu faire, c'est de constater que les protestants se sont contredits dans maintes questions, et que, par conséquent, le libre examen individuel seul n'est pas une norme sûre pour établir la vérité. Cette constatation est aujourd'hui très peu intéressante, étant données les contradictions autrement nombreuses et autrement graves dans lesquelles les protestants sont tombés depuis 1688. L'*Histoire des Variations* est, sous ce rapport, singulièrement dépassée.

Mais pour que Rome triomphât de la constatation faite par Bossuet, il eût fallu que Bossuet démontrât, d'autre part, que Rome n'avait pas varié dans les dogmes mêmes; il eût fallu

qu'il réfutât les objections de Daillé, de Blondel, d'Aubertin, de Jurieu, qui faisaient à Rome précisément les mêmes reproches que Bossuet adressait au protestantisme. C'était ici le côté le plus important du débat: car Bossuet n'entendait attaquer les protestants que pour mieux glorifier sa propre Eglise, qu'il confondait malheureusement avec l'Eglise romaine. « Que l'on nous montre, disait un protestant, Aubert de Versé, que l'Eglise catholique a toujours été la même, et tous les protestants s'y réuniront. »

Des catholiques sentaient bien que là était le centre de la difficulté et de la lutte. Et c'est pourquoi Nicole avait entrepris sa *Perpétuité de la foi de l'Eglise touchant l'eucharistie,* et c'est pourquoi aussi Bossuet, en 1682, lui avait fait suite en publiant son *Traité de la communion sous les deux espèces.* Malheureusement, le sujet était on ne peut plus mal choisi: car s'il en est un sur lequel l'Eglise romaine a innové, c'est celui-là; les débats eucharistiques du neuvième siècle et des siècles suivants l'éclairent d'une lumière contre laquelle rien ne saurait prévaloir. Bossuet a-t-il été plus heureux dans son *Histoire des Variations* que dans son *Traité de la communion sous les deux espèces,* et que Nicole? Qui oserait l'affirmer? Aujourd'hui les contradictions dans les dogmes sont évidentes, non seulement dans les Eglises protestantes, mais aussi dans l'Eglise romaine. Ce n'est pas seulement le nouveau dogme de l'infaillibilité du pape qui démontre cette dernière assertion, c'est toute l'histoire des dogmes telle qu'elle a été écrite dans ces cinquante dernières années par les théologiens les plus savants de l'Europe. Il est démontré que Rome a dénaturé la plupart des notions catholiques, en particulier sur les sacrements, sur la constitution de l'Eglise et sur la vie future.

Donc la thèse de Bossuet n'a plus actuellement qu'une valeur rétrospective et médiocre, parce qu'elle est dépassée considérablement par des faits nouveaux et par des lumières nouvelles.

Mais, considéré comme répertoire d'indications sur les controverses théologiques du XVIIe siècle, le volume de M. Rébelliau est extrêmement précieux. Quand même l'auteur n'aurait lu que la moitié des ouvrages qu'il cite (ce qui suffirait déjà pour faire de lui un érudit remarquable), ces ouvrages sont aujourd'hui, pour la plupart, si peu connus et si rares,

soit du côté des protestants, soit du côté des catholiques, qu'on ne saurait assez remercier l'auteur d'avoir dressé un catalogue aussi riche. Les notes, il est vrai, écrasent presque à chaque page son texte et en rendent la lecture très coupée et très difficile; mais les érudits qui travaillent sur ces matières ne s'en plaindront pas. Ce livre est un livre d'érudition plus que de critique, et c'est à ce point de vue surtout qu'on peut l'utiliser. Je voudrais pouvoir en faire des extraits sur des questions intéressantes; mais la matière est tellement abondante que je dois y renoncer. Le lecteur y suppléera.

E. Michaud.

II. Deutsche Bibliographie.

Apologie des Christentums. *Von Dr.* Paul Schanz, *Professor der Theologie an der Universität Tübingen. Dritter Teil: Christus und die Kirche. Zweite, vermehrte und verbesserte Auflage. Freiburg i. B., Herder'sche Verlagshandlung, 1898. VIII und 581 S. 8⁰. (Preis M. 6.—; gebunden M. 7.80.)*

Mit dem Erscheinen dieses Bandes liegt die 2. Auflage des hervorragenden apologetischen Werkes vollständig vor. Auch dieser Schlussband ist, wenn auch nicht im gleichen Verhältnis wie die beiden vorhergehenden Bände, erheblich erweitert worden; die 423 Seiten Text der 1. Auflage sind in der 2. zu 571 Seiten angewachsen. Schon die Anmerkungen zeigen, welche Massen von Litteratur aller Richtungen der gelehrte Verfasser seit 1888 durchgearbeitet und in der neuen Auflage gelegentlich verwertet und berücksichtigt hat. Die Erweiterungen verteilen sich besonders auf die Abschnitte über die Merkmale der Kirche, welche den katholischen Kirchenbegriff bestimmen, und über Schrift und Tradition (§§ 5—11); sie haben besonders den Zweck, die neueste protestantische Litteratur (Harnack u. a.) in ihren willkürlichen Meinungen über die älteste Kirchen- und Dogmengeschichte zu berücksichtigen und zu widerlegen. Nicht erheblich erweitert ist der Abschnitt über die Unfehlbarkeit des Papstes; es ist deshalb auch nicht erforderlich, auf die bekannte Differenz hier weiter einzugehen. — Entsprechend erweitert ist auch der schöne Schlussabschnitt des ganzen Werkes: „Das Christentum und

die Kultur" (S. 513—571). In der äussern Anordnung ist wie bei den frühern Bänden durch die speciellere Gliederung der einzelnen Paragraphen die Übersicht erleichtert worden. Das Sachregister, das in der 1. Auflage über alle drei Bände am Schluss des 3. Bandes stand, verteilt sich in der neuen Auflage auf die drei Bände; leider ist aber das Namenregister, das in der 1. Auflage ebenfalls im Schluss des 3. Bandes stand und für das Nachschlagen doch auch sehr nützlich war, ganz in Wegfall gekommen. Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Die Lage des Berges Sion. *Von Prof. Dr.* KARL RÜCKERT. *Mit einem Plan. (= Biblische Studien, herausgegeben von Prof. Dr. O. Bardenhewer, III. Band, 1. Heft.) Freiburg i. B., Herder'sche Verlagshandlung, 1898. VII und 104 S. 8⁰. (Preis M. 2.80.)*

Gegenüber der während der letzten 30 Jahre aufgekommenen, seither von Vielen vertretenen und durch Lexika, Atlanten und Kompendien verbreiteten neueren Anschauung, dass der historische Sion nicht, wie die Tradition will, auf dem Südwesthügel Jerusalems, sondern auf dem Osthügel (Moria, Tempelberg, auf dem sogenannten Ophel südlich vom Tempel) zu suchen sei, tritt der Verfasser der vorliegenden Schrift mit Entschiedenheit für die Tradition ein, die er sowohl exegetisch als aus der thatsächlichen topographischen Beschaffenheit Jerusalems verteidigt. In ersterer Beziehung werden besonders diejenigen Stellen des Alten Testaments, auf welche sich die Anhänger der entgegengesetzten Theorie hauptsächlich stützen, eingehend betrachtet: 2. Chron. 33, 14, die Aussenmauer des Manasses, mit eingehender Ausführung über die Bedeutung des Begriffes nachal für die Topographie von Jerusalem; Nehem. 2, 12 ff., der nächtliche Ritt des Nehemias um die Mauern der Stadt; Nehem. 3, 15, das Mauerstück des Sallun; Nehem. 12, 31 ff., Weg des südlichen Dankchores. In allen diesen Stellen findet Rückert vielmehr Bestätigungen für die von ihm vertretene traditionelle Anschauung, insofern exegetisch nichts zu der andern Auffassung nötige, während die Angaben über die Örtlichkeiten sich nur mit der alten Ansicht vereinigen lassen. Wenn dann nur der makkabäische Gebrauch der Bezeichnung

„Berg Sion“ von der Tempelfläche als positiver Stützpunkt der modernen Theorie bleibt, so wird aus dem Zusammenhange dieser Bezeichnung mit dem älteren übertragenen Sprachgebrauch von Sion in den prophetischen und poetischen Büchern gezeigt, dass daraus für den historischen Sion nichts gefolgert werden dürfe. — Über die auf der eigenen Anschauung des Verfassers beruhenden topographischen Auseinandersetzungen kann ich nicht urteilen, ohne diese eigene Anschauung zu besitzen; was aber die exegetische Seite der Darlegungen betrifft, so scheint mir durch dieselben allerdings der Nachweis erbracht zu sein, dass sich die Vertreter der modernen Theorie mindestens die Sache zu leicht gemacht haben, und dass sich die traditionelle Anschauung noch mit guten Gründen stützen lässt. — Der beigegebene Plan erleichtert es, den Ausführungen zu folgen.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Beiträge zur Dogmengeschichte des Semipelagianismus *von Dr.* FRIEDRICH WÖRTER. *Paderborn, Ferdinand Schöningh. 1898. VI und 128 S. 8⁰. (Preis M. 3.—.)*

Die vorliegende Schrift eines der gründlichsten Forscher auf dem speciellen Gebiete der Lehre von der göttlichen Gnade und besonders der dogmengeschichtlichen Seite derselben, welchem der grösste Teil seiner langjährigen wissenschaftlichen Thätigkeit gewidmet ist, schliesst sich als eine wertvolle und sehr erwünschte Fortsetzung seinen beiden älteren Hauptwerken: „Die christliche Lehre über das Verhältnis von Gnade und Freiheit bis auf Augustinus“ (Freiburg 1856 und 60) und „Der Pelagianismus nach seinem Ursprung und seiner Lehre“ (Freiburg 1874) an. Die neue Schrift hat es hauptsächlich mit der Gnadenlehre des Johannes Cassianus und der Polemik Prospers von Aquitanien gegen dieselbe zu thun. Veranlasst ist sie, nach der Erklärung des Verfassers im Vorwort, „durch die in neuester Zeit wieder angeregte Frage, ob Cassian Semipelagianer sei“, welche Frage mit guten Gründen bejaht wird. Über den Semipelagianismus selbst und seine innere Verwandtschaft mit dem Pelagianismus hinsichtlich der Bestimmung des Verhältnisses der Gnade zum freien Willen, was wenigstens die Prinzipien und Konsequenzen betrifft, urteilt Wörter strenger, als in einigen andern in den letzten Jahren erschienenen

Schriften darüber geurteilt wurde. Vom Standpunkte streng logischen dogmatischen Denkens ist es gewiss richtig, dass die Verhältnisbestimmung, wodurch im Semipelagianismus im Anfang des Heilsprozesses dem Willen die zeitliche Priorität vor der Gnade zugeschrieben wird, bei konsequenter Weiterverfolgung der Gedanken zu dem doch nicht gewollten Satz: gratiam Dei secundum merita nostra dari, und damit zu prinzipiellem Pelagianismus hinführen müsste, so wenig die sogenannten Semipelagianer selbst sich dessen bewusst waren und so wenig sie bei ihrer gewiss aufrichtigen Verwerfung des Pelagianismus dies wollten.

Der Darstellung der Lehre Cassians und der Nachweisung der semipelagianischen Prinzipien in derselben ist der 2. Teil der Schrift (S. 30—79) gewidmet. Der 1. Teil (S. 1—30) behandelt unter der Aufschrift: „Die Anfänge des Semipelagianismus" die auf das erste Hervortreten desselben bezüglichen geschichtlichen Fragen. Der 3. Teil, „Prospers Lehre," (S. 80 bis 128), der Prospers Verhältnis zur Lehre Cassians, die Berechtigung der vom augustinischen Standpunkt von demselben an Cassian geübten Kritik, aber auch die Schwächen und das Bedenkliche in Prospers Standpunkt, besonders bezüglich der Prädestination darthut, ist eine teilweise etwas überarbeitete Wiedergabe der als Freiburger Universitätsprogramm 1867 erschienenen Abhandlung des Verfassers: „Prosper von Aquitanien über Gnade und Freiheit" (resp. des Hauptteiles derselben; die Einleitung dieser Abhandlung ist erweitert in den 1. Teil der neuen Schrift übergegangen).

Prof. Dr. F. Lauchert.

Catenen. *Mitteilungen über ihre Geschichte und handschriftliche Überlieferung von Lic.* Hans Lietzmann. *Mit einem Beitrag von Prof. Dr.* Hermann Usener. *Freiburg i. B., Leipzig und Tübingen, Verlag von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) 1897. VII und 85 S. gr. 8⁰. (Preis M. 4.—.)*

Auf die Bedeutung, welche die sogenannten Catenen für die Überlieferungsgeschichte der ältern griechischen theologischen Litteratur besitzen, ist in den letzten Jahren von verschiedener Seite nachdrücklich hingewiesen worden. Den besten Überblick über diese ganze Litteraturgattung, über die

vorhandenen Veröffentlichungen und über die wichtigsten bekannten Handschriften giebt jetzt A. Ehrhard in der 2. Auflage von Krumbachers Geschichte der byzantinischen Litteratur (S. 206—218).

Zu den in den letzten Jahren geleisteten Einzelarbeiten, durch die einzelne Punkte aus der Geschichte dieser Litteratur genauer beleuchtet worden sind, kommt die vorliegende Schrift als ein sehr schätzenswerter Beitrag für die genauere Kenntnis der Beschaffenheit und der Überlieferung der Catenen überhaupt. Der Verfasser hat sich die grosse und, wenn sie in der beabsichtigten Weise gelöst wird, sehr verdienstliche Aufgabe gestellt, einen ausführlichen Katalog aller Catenenhandschriften herzustellen (wie es scheint, zunächst mit Beschränkung auf die exegetischen Catenen, da in der ganzen Schrift nur von solchen die Rede ist), mit Klassifizierung der Handschriften und ausreichender Charakterisierung derselben durch mitgeteilte Stichproben; ein so beschaffener kritischer Katalog wäre die wichtigste Vorarbeit für die dann zu lösende Aufgabe der kritischen Herausgabe der Catenen selbst. Ein vorläufiges Specimen dieses geplanten Kataloges ist in der grössern zweiten Hälfte der vorliegenden Schrift gegeben (S. 35—85), nämlich die Verzeichnung, Beschreibung und Klassifizierung der Pariser exegetischen Catenenhandschriften zu den verschiedenen Büchern des Alten Testaments und zu den Evangelien, die der Verfasser bis jetzt zu dem Zweck durchforscht hat. Das an andern Orten vorhandene Material hofft er in absehbarer Zeit zusammen zu bekommen, um dann den geplanten vollständigen Katalog zusammenstellen zu können. Der erste, allgemein einleitende Teil der Schrift (S. 1—27) giebt zunächst eine Übersicht über die neueren Arbeiten zur Catenenlitteratur; dann sehr lehrreiche Ausführungen zur Überlieferungsgeschichte der Catenen, über die verschiedene äussere Form und Anlage der Catenenhandschriften und über die in der Art der abschriftlichen Fortpflanzung liegenden Quellen für Irrtümer und Verderbnisse bezüglich der Überlieferung der Namen der excerpierten Autoren und der Abgrenzung der einzelnen Fragmente (S. 9 ff.); aus der Einsicht in diese Fehlerquellen ergiebt sich dann andererseits die Methode, nach welcher die Texte mit peinlichster Sorgfalt kritisch durchgeprüft werden müssen, wenn man zu sicheren Resultaten bezüglich der Zugehörigkeit solcher

Fragmente, die uns nur durch Catenen noch überliefert sind, kommen soll. (Vergl. auch Ehrhard a. a. O., S. 207 f.). S. 17 ff. wird eine allgemeine Übersicht über das bisher bekannte, gedruckte und handschriftliche Material gegeben, mit Bemerkungen über den kritischen Wert der einzelnen älteren Ausgaben. — Der Beitrag von USENER, „Julian von Halikarnass" (S. 28—34), hängt dadurch mit dem Gegenstand der Schrift zusammen, dass es sich hier eben um ein schönes Resultat methodischer Catenenforschung handelt, durch welche es ermöglicht wurde, den Kommentar zum Buche Job, der in der Pariser Handschrift von einer jüngeren Hand dem Origenes zugeschrieben wird, und der auf Grund davon in der Ausgabe des Origenes von G. Genebrardus (Paris 1574) in lateinischer Übersetzung gedruckt ist, seinem wahren Autor, dem Monophysiten Julian von Halikarnass zurückzugeben. Usener hatte diese Entdeckung zuerst gemacht, ehe dieselbe auch von Bratke gemacht und veröffentlicht wurde (Theologisches Litteraturblatt 1893, 255—257). Der hier gegebene Aufsatz legt das in den verschiedenen Catenen zum Buche Job gebotene Material von Citaten ausführlich vor, durch welches die Zugehörigkeit des Kommentars an Julian zur Gewissheit wird [1]). Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Evangelium und moderne Moral. *Von* LEONH. RAGAZ, *Pfarrer in Chur. Berlin, C. A. Schwetschke und Sohn. 1898. 81 S. 8°. (Preis M. —. 75.)*

Das geistreiche und anregende Schriftchen, ursprünglich ein in der reformierten Predigergesellschaft der Schweiz gehaltener Vortrag, will das Problem nicht wissenschaftlich, sondern in populärer Form erörtern. Die „moderne Moral" als eine dem „Evangelium" sich entgegensetzende, mit welcher der Verfasser sich auseinandersetzt, ist einerseits die des sog. Positivismus

[1]) Übrigens ist schon von EHRHARD (bei Krumbacher, S. 53) darauf hingewiesen worden, dass auch Angelo MAI eine vollständige Handschrift dieses Kommentars zu Job kannte, und zwar unter dem Namen eines Julianus. Derselbe nennt in seiner Nova Patrum Bibliotheca T. VI, P. 2, p. 544 unter andern unedierten Schriften, die er in folgenden Bänden noch veröffentlichen wolle, auch: Julianus, sive Halicarnassensis sive alius, integer in Job. Wo Mai diesen Text fand, giebt er nicht an; seine Absicht mit demselben hat er nicht ausgeführt. Wo ist die Handschrift hingekommen?

(Comte) mit den verwandten Bestrebungen der „Gesellschaft für ethische Kultur“, andererseits als Gegensatz zugleich dazu wie zum Christentum das brutale „Übermenschentum“ Nietzsches. Besonders der religionslosen Moral der Männer der „ethischen Kultur“ gegenüber wird aus der Seichtigkeit und Haltlosigkeit der gewöhnlichen Einwürfe gegen religiöse Moral der Standpunkt der religiösen Moral im allgemeinen gut verteidigt und überhaupt dargethan, dass eine Moral ohne religiöse Grundlagen ein Unding ist, eine pure Inkonsequenz, die den Keim ihrer Vernichtung in sich selbst trägt. Dem stellt der Verfasser mit Wärme und religiösem Ernst das Ideal der Moral Jesu als das allein vollkommene ethische Ideal gegenüber. Wenn aber dabei freilich dasjenige „Evangelium“, für das er schwärmt, ein undogmatisches und unkirchliches Christentum im Sinne der protestantischen Vermittlungstheologie ist, wenn von der Moral Jesu und von dem im Leben Jesu verkörperten Ideal gesprochen wird, dabei aber die positive und historische Lehre von der Person dieses Jesus als ein überwundener Standpunkt betrachtet wird, so dürfte es doch sehr zweifelhaft erscheinen, ob mit einem solchen „Evangelium“ die antichristlichen Tendenzen unserer Zeit überwunden werden können, und ob es nicht blosse Inkonsequenz ist, wenn man „den Panzer des Jesusdogmas“ und „sogar den Buchstaben seiner eigenen Worte“ als durch die moderne protestantische Theologie „zerstört“ betrachtet (S. 76) und dabei doch an der Autorität Jesu für das praktische Leben festhalten will, als ob man an jene Zerstörung doch nicht glaubte. Das „Evangelium“ scheint für den Verfasser übrigens bloss bei den Protestanten vorhanden zu sein, und in der „Kirche“, auch auf protestantischem Boden, scheint er eher ein Hemmnis für die Verwirklichung der Ideale des Evangeliums zu sehen. F. L.

Theologischer Jahresbericht. *Herausgegeben von Dr.* H. Holtzmann, *Professor in Strassburg, und Dr.* G. Krüger, *Professor in Giessen. 16. Band, enthaltend die Litteratur des Jahres 1896. 5. Abteilung. Berlin und Braunschweig. C. A. Schwetschke und Sohn. 1897.*

Diese Schlusslieferung des Jahresberichts für 1896 enthält, nebst Titel und Inhaltsverzeichnis und 4 Seiten Nachträgen

(S. 781—784), das ausführliche Register zu dem Jahrgang, 92 Seiten, bearbeitet von *L. Plöthner*, Pfarrer in Einsdorf, und *W. Schott*, Pfarrer in Winkel.

III. English Bibliography.

Extracts from some leading Anglican Papers:

* **The Psalms in Three Collections,** *translated with notes by* E. G. KING, *D. D.; Part I, First Coll. [Pss. I—XLI.] With Preface by the Bishop of Durham*; *Cambridge, Deighton Bell and Co., 1898.*

The writer says in the Introduction: "This book is intended for the devotional use of the educated English reader and for such of the Clergy as are not afraid of reverent criticism... One great advantage of studying the Psalms in three Collections rather than in Five Books is that attention is thereby directed to the remarkable interchange of the Divine Names, the First Collection being *Jehovistic*, the Second *Elohistic*, and the Third again *Jehovistic*. If the most holy name of God had been, in the Second Collection, changed into Elohim through motives of reverence, it is scarcely likely that it would again have appeared in the Third Collection which is of still later date. I must not anticipate the discussion of this point, but when the Three Collections are finished I shall hope to shew the reason for the interchange of the Divine Names. In the translation where the most holy name occurs I have used the symbol YHVH merely to indicate the letters of the Tetragrammaton. The word Jehovah is, of course, an absolutely impossible form, while the modern pronunciation Yahveh is, in my opinion, incorrect; it has, however, the merit of consisting only of two syllabes and the reader may, if he please, give this sound to the letters YHVH."

* **Christ's Temptation and Ours.** *By the Right Rev. the Bishop of Vermont. (Longmans, 3s. 6d.) The Baldwin Lectures for 1896.*

In these pages we have a treatment of the Temptation which avoids no difficulty, does not attempt to explain away any crucial point, but faithfully and loyally depicts the reality

of the struggle through which our Lord passed that we might follow. The main divisions are the necessity of temptation for man and its possibility for Christ, the personality of the tempter, the temptation through the body, through presumption, and through power, and the Passion with its renewal of the struggle. We are well acquainted with the difficulty felt by many how to harmonise belief in His Divinity, with belief in His real experience of temptation—temptation, that is, as we understand and feel it, and are glad to find it so well met by Bishop Hall in his opening chapter. Some persons may be disinclined to accept the teaching on the "emptied Himself", of which so much has been said, but, unless meanings are read into the teaching which Dr Hall would be first to disavow, no danger need be apprehended from his cautions and well-weighed phrases. To all who are tempted—and who is not?—we adwise a thorough and prayerful study of the three chapters on our Lord's Temptation. As a guide through the trials of life this is an alltogether excellent volume.

* *The* **"Churchman's Library"** *(Methuen and Co.)* has received an addition in *The Beginnings of English Christianity, by the Rev.* W. E. COLLINS, *Professor of Ecclesiastical History at King's College, London.*

The basis of the present volume is three lectures delivered at Liverpool, and a series of articles written for this journal in May last on "The Coming of St. Augustine". Prof. Collins' new book, however, is no mere reprint either of the lectures or the articles alluded to. More than half of its subject-matter is new, and represents the results of further research. The author's name alone is a guarantee of accurate and painstaking study, but the book has the further merit of being attractively written. Where the writer differs from other labourers in the same field of inquiry, and he does so in not a few points, he is able to give a good account of himself, and is generally convincing. Too much has been said depreciating the debt we owe to Gregory's missionaries, and Prof. Collins has done well to shew us how great the debt is. Not the least valuable portions of the book are the ten appendices, dealing with such subjects as the Pallium, the members of the Mission, and the landing-place of St. Augustine, which, by the way, the author

identifies with Richborough. A map of Britain in A. D. 597 adds to the completeness of a book very needful to be read by every English Churchman who would acquire a dispassionate and accurate notion of the beginnings of English Christianity.

* **England and the Reformation,** A. D. *1485-1603. By* G. W. POWERS, *M. A. (Blackie and Son, 1897).*

In this little volume, which is the fourth of the "Oxford Manuals of English History", Mr. Powers has provided our schools with a work that can honestly be described as "English" and as "History". We have no acquaintance with any other competitor for school use which is equally concise, exact, and honest. Mr. Powers will not mislead our youth into the amazing delusion that their English ancestors, during the reign of the Tudors, belonged to two different and rival Churches. Nevertheless, he has made a few slips which need amendment. While he is quite aware that every English parish under Queen Elizabeth continued a portion of the same Church to which it belonged under Queen Mary, he tells his readers that when Mary came to the throne "the Mass was again legalized" (p. 82), but that when Elizabeth came to the throne "the Mass again disappeared". Now Edward VI. distinctly assured his subjects that the Church had not abolished "the Mass", but had simply "Englished" it, and reformed its accidents. If Mr. Powers had remembered the alternative title of the English Office in Edward's First Common Prayer Book, he could not have fallen into an error so confusing and dangerous. He stumbles near the truth when he says of the Irish, "the *English* Prayer Book was as unintelligible to the natives as the *Latin* Mass". That is to say, the English Mass was as unintelligible as the Latin Prayer Book to the Irish. Every English child ought to be taught that "Eucharist", "Mass", "Holy Communion" and many other words used in different ages and tongues for the same Sacrament are but different names for one thing. We must protest also against the implicit Erastianism of the author's *ipse dixit*—"The essential principle of the English Reformation . . . . had been the subordination of the Church to the State, and the subjection of the clergy to the secular Courts". Mr. Powers, as we see by his title-page, is a barrister-at-law, and Erastianism has always found its chief support

amongst the lawyers. But he is surely able to perceive that "the clergy" may be subjected to the secular Courts without any intent or attempt to "subordinate the Church to the State". The Reformation liberated the English clergy from a subordination to the political *Curia* of the Bishop of Rome, which was not only to all intents and purposes "a State", as it still is, but was also an outlandish or foreign State.

* **The Anglican Revival.** *(Blackie and Son, 2s. 6d.) By Canon* OVERTON, *D. D.*

The biographical and historical literature of the Revival has of late years grown apace. But there was certainly room for a short sketch which should show the causes which produced the Oxford Movement, the forces and personalities which moulded it, and the directions in which it developed when it ceased to be academic. Such a sketch Canon Overton has supplied, and within its necessarily narrow limits it is excellent. He gives in some detail the history of the Tractarian Movement, using the phrase in its strict connotation, and presents in brief outline the characteristics of its leaders, the relation of each to the movement, and his influence upon it. He shows how the main principles of the movement were put into practice by such Bishops as Wilberforce, and such parish priests as Hook, and how the panics caused by the secessions to Rome and by the Hampden and Gorham cases resulted eventually in the firmer establishment of really Catholic principles. Short chapters on the influence of the Revival upon worship, and on the causes of its success complete a summary of Church history in the Victorian era of which the value is undoubted, and will be widely recognised. Dr Overton writes in the sober and critical spirit of the historian, and his full sympathy with the Catholic Revival does not blind him either to its past mistakes or its present dangers.

* **The Practical Religion.** *By the Rev.* VERNON STALEY, *with a Preface by the Rev. T. T.* CARTER. *Oxford and London: A. R. Mowbray and Co.*

This book is suitable for all ages and ranks, and cannot fail to convince men of the truth that dogma lies at the base of all action.

* *The Scottish Guardian calls attention to a little book published by the S. P. C. K., called* **Some Features of Modern Romanism.**

The volume is by no means "just out". The cult of S. Joseph has not spread quite so fast as its strenuous promoters desired. Here is one inducement (p. 39)—"Invoke him, S. Joseph, make him your refuge in your last hour. 'My son,' he will say to Jesus, 'this soul has come to seek in *my* bosom an asylum against *your* justice; in the name of the blessed death which you gave me, receive it. I place it in your hands'." Here S. Joseph is represented as more inclined to mercy than our Lord. These are the things which make one wonder how any one who loves and trusts our Lord as the Saviour of us all can be so disloyal as to think of joining Rome. This book gives a specimen of what is taught about the Pope in a hymn:—

"Donnez, Mesdames, s'il vous plaît,
Pour le Jubilé du Saint Père;
Car le Pape est Jésus sur terre,
Et son dénûment est complet."

IV. Serbische Bibliographie.

Aus den wissenschaftlichen theologischen Zeitschriften Serbiens.

Die vortreffliche theologische Zeitschrift, der als Organ des Geistlichen Vereins im Jahre 1890 gegründete „*Wesnik srpske Crkwe*" (der Bote der serbischen Kirche), der in Belgrad herausgegeben wird (Redakteur: Diakon *P. Milojevitz*), erschien im Jahre 1897 in 12 monatlichen Heften von 8 bis 10 Bogen in Gross-Folio. Von den in den 12 Heften dieses Jahrgangs enthaltenen Artikeln seien folgende hervorgehoben:

Dr. *B. Petroniewitz*, „Psychologie der Religion".

Archim. *Firmilian*, „Über das Wesen Gottes".

Prof. *P. Protitz*, „Kritische Betrachtung der Anschauung Spencers über die Entstehung, ursprüngliche Form und Entwickelung der Religion bei dem Menschen".

Prof. *J. Bojowitz*, „Das Gesetz der Historie".

Prof. *D. Popowitz*, „Die Rolle der serbischen Herrscher im Kampfe der Päpste gegen die Orthodoxie".

Episcop *N. Ruzitschitz,* „Ritus der Krönung der Kaiser und Könige"; „Katalog der Namen aller Päpste, Patriarchen, Metropoliten" etc.; und: „Aufrichtige Erwähnung der Kompetenzen zum verhängnisvollen Schritt bei der Schliessung des Konkordates zwischen dem Papste von Rom und dem serbischen Staate und der serbischen Kirche".

Diakon *P. Milojevitz,* Redakteur, „Die römischkatholische Geistlichkeit in Bulgarien und die bulgarischen römischen Katholiken".

Prof. *S. M. Weselinovitz,* „Die neueste Unions-Bewegung"; und: „Der Altkatholizismus in der österreichisch-ungarischen Monarchie".

Prof. *P. Schwabitz,* „Die Aufgabe der geistlichen Zöglinge".

Dazu in den verschiedenen Nummern erbauliche Predigten und Betrachtungen und viele andere interessante Artikel über Theologie und Litteratur, Philosophie und Pädagogik etc. — Unter allen diesen Artikeln ist der für die Altkatholiken interessanteste der Artikel: „*Der Altkatholizismus in der österreichisch-ungarischen Monarchie, von S. M. Weselinovitz*" [1]). Von diesem Artikel wollen wir in einem der folgenden Hefte hier besonders sprechen.

Diese serbische theologische Zeitschrift wird auch dieses Jahr 1898 unter derselben Redaktion erscheinen, und wir können dieselbe als eine vorzügliche und ausgezeichnete empfehlen.

Episcop N. Ruzitschitz.

„Prosweta, list za Crkwu i schkolu", d. i. Die Kultur, Blatt (Zeitschrift) für Kirche und Schule. *Herausgegeben von der Kanzelarie des Ministeriums des Kultus und der kirchlichen Arbeit. Cetigne, 1897. 12 Hefte in Folio. (Serbisch.)*

Wir machen unsere verehrten Leser auf diese Zeitschrift aufmerksam, welche die Interessen der orthodoxen serbischen Kirche und Schule in Montenegro vertritt und unter der Protektion des Kultusministeriums einmal monatlich in Cetigne er-

---

[1]) Derselbe ist unter obigem Titel auch als besondere Broschüre in serbischer Sprache erschienen, Belgrad, Druckerei von P. K. Tanaskowitz, 1897. 51 S. 8°.

scheint. Aus den uns vorliegenden 12 Heften vom Jahr 1897 heben wir von grösseren Artikeln hervor:

Prof. *Z. Dragowitz*, „Kurzer Auszug aus der Fundamentaltheologie des Archimandriten Augustin".

L. Popowitz, „Die Verschiedenheit des Objekts von der Erscheinung"; „Die Laura und Heiligtümer von Kijewo-Petscher"; und: „Der hl. Hieronymus als Exeget".

Th. Popowitz, „Über das Sakrament der Priesterweihe und die Pflichten der Geistlichen".

Mönch *Nikifor*, „Gegen die Einführung des Altarsakraments mit dem ungesäuerten Brot und die Kommunion der Christen unter einer Gestalt in der lateinischen Kirche"; „Biographie des hl. Johannes, des Propheten, Vorläufers und Täufers Christi".

T. Perowitz, „Die orthodoxe Dogmatik".

Ep. *N. Ruzitschitz*, „Die neue orthodox-russische Kirche in Karlsbad".

M. Crnogortschewitz, „Die Kirche des hl. Nikolaus in Beroschitjima"; und

Protodiakon *Ph. Raditschewitz*, „Die Altertümer".

Dazu in den verschiedenen Nummern erbauliche kirchliche Predigten und andere interessante Betrachtungen und Artikel über Kultur, Schule, Pädagogik etc.

Diese Zeitschrift kann gleichfalls als eine vortreffliche bezeichnet werden. Ihre Redaktion und Technik ist ausgezeichnet. Ihr Inhalt ist ausgewählt und wichtig. Alles gereicht der Redaktion zur Ehre, und wir können sie nur empfehlen.

E. N. R.

Die Kataloge der Päpste von Rom, der Patriarchen von Konstantinopel, und der Patriarchen, Erzbischöfe, Metropoliten und Bischöfe des serbischen Volkes, *zusammengestellt von Episcop* N. RUZITSCHITZ. *Belgrad, 1897. 98 S.*

Das Büchlein enthält unter obigem Titel eine Zusammenfassung von Artikeln, welche das vorige Jahr in der vortrefflichen theologischen Zeitschrift *„Der Bote der serbischen Kirche"* (Wesnik srpske Crkwe) erschienen sind. Dasselbe kann allen Historikern von Nutzen sein, weil in demselben die Namen, wie auch Tag und Jahr der Konsekration und des Todes aller der genannten kirchlichen Würdenträger enthalten sind, besonders

auch der serbischen Hierarchen, welche man in anderen Bischofskatalogen nicht zusammengestellt findet. — Deshalb verdient dieses Büchlein Empfehlung. Lic. R.

Le Patriarcat de Constantinople et l'Orthodoxie dans la Turquie d'Europe, *considérations visant à faciliter la solution de la question des Eglises et de l'enseignement dans la Turquie d'Europe, par* CONSTANDINE; *trad. du serbe par J. C.; Paris, Flammarion, 1895, broch., 48 p.*

Cette brochure a été écrite lors de l'avènement au patriarcat de Constantinople de S. S. Antime VII, qui a démissionné de sa charge l'an dernier. Toutefois, quoiqu'elle ne soit plus précisément « actuelle », elle contient des réflexions qui peuvent encore être utiles. Nous ne saurions ici prendre fait et cause pour l'un des deux partis qui malheureusement divisent les orthodoxes du patriarcat de Constantinople; nous respectons absolument l'autonomie des Eglises particulières. Si nous mentionnons cette brochure, c'est que l'auteur, dont le nom de *Constandine* n'est qu'un voile, est en réalité un savant serbe très estimé; c'est aussi que ses intentions sont éminemment pacifiques. Il indique ainsi lui-même le but de sa publication: « Ces feuilles sont destinées à apporter un peu de lumière dans la question si intimement liée au sort politique des peuples de la Péninsule balcanique. En les publiant, nous n'avons été inspirés que par l'amour que nous portons à l'orthodoxie et à la race slave. La tâche que nous avons entreprise, c'est de faire voir comment on s'y est pris dans le temps pour aplanir les désaccords semblables à ceux qui sont aujourd'hui à l'ordre du jour. Nous essaierons d'expliquer les causes qui ont ranimé, en 1766-1767, lorsque l'unité de l'Eglise fut reconstituée, les vieilles rancunes; nous tâcherons également d'indiquer les voies que la Grande Eglise devrait suivre, si elle tient à répondre à la mission qui lui incombe en sa qualité d'Eglise œcuménique, et si elle a à cœur de défendre les intérêts de l'unité de l'Eglise, que les amis de la religion ne peuvent que désirer ardemment (p. 11-12). » Les moyens de conciliation indiqués par l'auteur, se trouvent aux pages 44-47.

V. Librairie.

MARIUS COUILHAC: La liberté et la conservation de l'énergie; Paris, Lecoffre, in-8°, 1898.

A. DEBIDOUR: Histoire de l'Eglise et de l'Etat en France, de 1789 à 1870; Paris, Alcan, in-8°, 12 fr.

O. DEPONT et X. COPPOLANI: Les confréries religieuses musulmanes; Alger, Jourdan, in-4°, 1898 (avec carte et gravures).

A. HARRENT: Les écoles d'Antioche au IVe siècle après J.-C.; Paris, Fontemoing, in-18, 1898.

JAMES HASTINGS: A Dictionary of the Bible; Edinburgh, Clark; vol. I, A-Feasts, 1898; Price per vol. 28 s.

Rev. A. C. HEADLAM: The Teaching of the Russian Church; Rivington, Is., 6 d., 1898.

E. HERRIOT: Philon le Juif, essai sur l'école juive d'Alexandrie; ouvrage couronné par l'Institut; Paris, Hachette, in-8°, 1898, 7 fr. 50.

L'abbé A. HUREL: Le drame sacré, scènes évangéliques; Paris, A. Charles, in-18, 1898, 3 fr. 50.

Rev. HYDE BROOKE: The Unity of the Church, by Bossuet, with Preface by the Dean of York; London, Masters, 1898.

W. KERENSKY: Der 4. internationale Altkatholiken-Kongress; Kasan, 1898. 54 S. 8°. (Russisch.)

A. KIREJEW: Zur altkatholischen Frage. Zweite Antwort an A. Gusew. Sergiew Posad, Druckerei von A. J. Snegirewoi. 1898. 35 S., 8°. (Abdruck von dem « Theologischen Boten » 1898, N° 1.) (Russisch.)

F. KÜHLER: Zur Reform der kirchlichen Konfirmation; Braunschweig, G. Reuter, 1897, br., 80 Pf.

K. KÜHNER: Ignaz Heinrich v. Wessenberg und seine Zeitgenossen; Heidelberg, Hörning, 1897.

Rev. F. N. OXENHAM: The Validity of Papal Claims; Longmans, 2 s. 6 d.

H. THÉDENAT, de l'Oratoire: Le Forum romain et les forums impériaux; Paris, Hachette, in-16, 3 fr. 50 (excellente étude d'archéologie).